



Une éthique autochtone de la conservation a-t-elle existé ?

R.E. Johannes

Résumé

Malgré l'affirmation courante selon laquelle certaines communautés autochtones étaient "écologistes", plusieurs auteurs prétendent que cela n'est confirmé par aucune preuve concluante. Ils ont, semble-t-il, négligé de tenir compte de certains faits. Il est bien établi, par exemple, qu'il y a des siècles, les habitants des îles du Pacifique avaient inventé et employaient toutes les mesures de conservation marine de base auxquelles les Européens n'ont commencé à recourir qu'au début des années 1900. Pour que des insulaires aient élaboré et adopté délibérément des mesures de conservation, ils ont tout d'abord dû prendre conscience des limites de leurs ressources naturelles, ce qu'ils n'ont pu faire qu'en les épuisant. Le fait qu'une culture a surexploité ou autrement détruit ses ressources naturelles à une époque donnée de son histoire ne signifie aucunement qu'elle s'est toujours comportée de cette façon. Certaines populations océaniques ont constaté que leurs ressources marines étaient limitées et ont adopté des mesures de conservation en conséquence. D'autres n'ont jamais appris cette leçon puisque l'abondance de leurs ressources marines l'a toujours emporté sur la pression de pêche. À mon avis, des ouvrages existant sur le sujet dans le monde révéleraient que les communautés qui ont consciemment adopté des méthodes de conservation étaient généralement restreintes et dépendaient de ressources naturelles limitées et donc vite épuisables. Aujourd'hui, à une époque où les gisements de ressources naturelles se rétrécissent comme une peau de chagrin, le fait d'établir s'il existe une éthique de la conservation dans une culture autochtone constitue un premier pas pour déterminer comment aider les gens à vivre avec les ressources naturelles limitées dont ils disposent.

Introduction

La croyance largement répandue selon laquelle certaines sociétés ressentaient la responsabilité de protéger la nature — c'est-à-dire qu'elles étaient conscientes du risque d'épuiser ou de détériorer leurs ressources naturelles renouvelables, et qu'elles étaient résolues à atténuer ou à résoudre le problème — est de plus en plus contestée (Smith et Wishnie 2000). Toutefois, les preuves invoquées pour soutenir ces allégations sont plutôt sélectives. Passées sous silence, par exemple, les nombreuses preuves historiques et anthropologiques qui ont été publiées et qui démontrent que des siècles avant l'arrivée des Européens, diverses populations océaniques avaient inventé la plupart des mesures de gestion des ressources marines actuellement adoptées par les pays occidentaux — limitation de l'accès, fermetures saisonnières, interdiction de pêcher dans certaines aires, imposition de limites de taille, restrictions quant aux engins de pêche et protection des frayères (Johannes 1978, 1981).

Certes, les pêcheurs des îles du Pacifique ne se sont pas toujours comportés de manière écologique. Leurs tabous en ce qui concerne la pêche n'avaient pas toujours la conservation comme objectif et les mesures de protection qu'ils prenaient de manière explicite n'étaient pas toujours effi-

caces (Johannes 1978). Il n'en demeure pas moins que de multiples observations ont été faites attestant que diverses communautés de pêcheurs océaniques avaient bien un code de conduite en matière de conservation des ressources marines et l'appliquaient (Johannes 1978, 1981).

Toutefois, Diamond (1986), dans un article intitulé "*The environmentalist myth*", rejette l'idée voulant que des sociétés préindustrielles aient vécu en harmonie avec la nature. Bon nombre de ses exemples concernent des insulaires océaniques. Dans un article publié récemment (2001) dans la revue *Science*, Jackson *et al.* établissent un lien entre des communautés autochtones et la quasi-disparition d'espèces marines, et décrivent la "prétendue supériorité des sociétés non occidentales sur le plan de la sagesse écologique". Comment concilier ces affirmations avec les observations prouvant l'existence d'usages traditionnels destinés à conserver les ressources marines en Océanie ?

Jackson *et al.* (2001) donnent seulement deux exemples de "dérapages" environnementaux attribuables aux pêcheurs autochtones : dans le premier, par exemple, les pêcheurs "auraient" contribué, avec les marchands de fourrures, à l'extinction d'un mammifère marin et, dans le deuxième, ils auraient causé l'épuisement des stocks d'une

autre espèce. La déduction générale que les sociétés non occidentales n'avaient pas le sens de l'écologie sur la base d'une extrapolation faite à partir de deux exemples isolés ne convainc pas.

Diamond a centré son analyse des problèmes environnementaux des habitants des îles du Pacifique (1986) sur l'environnement terrestre. Sa liste d'espèces animales terrestres, dont la disparition s'est produite après l'arrivée d'êtres humains sur les îles mais avant l'influence des sociétés occidentales, a depuis lors été allongée. Pas une seule île du Pacifique ayant fait l'objet de fouilles paléontologiques n'a échappé à une extinction massive récente de ses espèces animales de plus grande taille. Dans le seul archipel de Hawaii, plus de cinquante espèces d'oiseaux ont disparu après le peuplement humain (Diamond 1991).

Comment des Océaniens ont-ils pu mettre au point des mesures complexes de conservation des ressources marines avec de tels antécédents en matière de protection des animaux terrestres ? La réponse réside à la fois dans la biologie et dans le comportement humain.

Dans la plupart des îles tropicales du Pacifique, les oiseaux représentaient de loin la source alimentaire la plus importante parmi les animaux terrestres endémiques, le seul mammifère indigène étant la chauve-souris. Dans une grande partie de l'Océanie, les oiseaux n'avaient à craindre aucun prédateur mammifère et ne montraient pas de peur à l'égard des humains. De plus, bon nombre d'espèces ne volaient pas. Ces caractéristiques, ajoutées à leur très faible taux de reproduction — parfois un seul œuf par couvée —, laissent supposer que certaines espèces d'oiseaux ont pu disparaître si rapidement que certains insulaires n'ont compris que trop tard la nécessité de les protéger.

Quoi qu'il en soit, la chasse de ces espèces par l'homme n'a pas été la seule cause de leur extinction; l'activité humaine a entraîné d'autres graves conséquences écologiques, imprévues et irréversibles (Steadman 1997; Kirch 1983). L'une des interventions les plus dévastatrices fut sans doute l'introduction de mammifères prédateurs, chiens, rats et cochons, dont il aurait été probablement impossible de prévoir les impacts écologiques (Kirch 1983). Les oiseaux étaient des cibles faciles pour ces intrus — notamment les rats — tout comme l'étaient leurs œufs, particulièrement ceux des sternes, des fous et des oiseaux tropicaux nichant au sol.

La destruction de l'habitat de la faune indigène, due au défrichement effectué à des fins agricoles, a également été considérable dans certaines îles. Cela a grandement accéléré l'érosion des terres élevées et le dépôt de sédiments dans les basses terres, modifiant ainsi en profondeur ces deux types d'habitat (Olson et James 1984). De plus, les plantes allogènes introduites ont recouvert de vastes étendues et, ce, aux dépens d'espèces endémiques qui offraient abri et nourriture à la faune locale (Kirch 1983).

Une fois pleinement conscients des conséquences écologiques de ces interventions, il n'y avait rien ou pratiquement rien que les Océaniens eussent pu faire pour en modifier le cours, malgré leur réelle préoccupation. En outre, l'épuisement des sources terrestres de protéines animales n'était pas susceptible de constituer, à lui seul, une importante menace alimentaire pour les insulaires tant que les récifs, les lagons et les eaux côtières continuaient à leur fournir une source abondante de produits de la mer.

La faune marine : une ressource plus difficile à épuiser

Peu de changements écologiques terrestres provoqués par les insulaires n'ont eu de contrepartie dans le cas des ressources marines. Par exemple, on n'a pas connaissance d'espèce marine étrangère qui aurait été introduite en Océanie avant la colonisation européenne (Eldredge 1994). Qui plus est, avec les moyens techniques dont ils disposaient, les insulaires ne pouvaient causer à l'environnement marin autant de dégâts qu'ils ne l'ont fait au milieu terrestre. Il n'y avait pas d'équivalent aquatique au défrichement des terres par l'abattage des arbres et le feu.

À mesure que le nombre d'êtres humains a augmenté sur de nombreuses îles, les produits de la mer sont souvent devenus une source essentielle de protéines animales.¹ La pression de pêche sur les ressources marines s'est alors intensifiée, comme en témoigne la diminution progressive de la taille moyenne des espèces marines observée par l'analyse des déchets. On a également constaté une réduction de la taille moyenne des espèces vivant en eau peu profonde et facilement accessibles à pied, en même temps qu'une augmentation de la taille des espèces dont la capture en eau profonde requiert des plus gros efforts (Dalzell 1998).

Alors qu'il était possible de *décimer* les stocks de certaines espèces côtières, il était quasi impossible

1. Dalzell et Adams (1996) ont calculé que des rendements annuels de la pêche du poisson de 5 à 20 tonnes par km² permettraient à la pêche récifale autour des îles du Pacifique d'être viable à long terme.

d'*exterminer* la grande majorité d'entre elles.² En raison de la fécondité élevée des poissons et des invertébrés tropicaux, et de la caractéristique pélagique des larves, un seul géniteur peut souvent répandre des milliers, voire des millions d'individus sur des milliers de kilomètres carrés. Ainsi, même après une grave surexploitation, les populations de poissons et d'invertébrés tropicaux se régénèrent souvent si elles reçoivent une protection adéquate (McKinney 1998).

Par conséquent, il aurait fallu beaucoup plus de temps aux insulaires pour prendre conscience de l'importance de conserver leurs ressources marines que cela ne fut le cas pour leurs ressources animales terrestres indigènes. Par ailleurs, la conservation de la faune marine n'a pas été entravée dans la même mesure, par les conséquences imprévues et irréversibles de certaines activités humaines.

Découvrir les limites de ses ressources

On dit parfois que les peuples insulaires ont découvert les limites de leur environnement plus rapidement que les peuples continentaux (Roberts et Hawkins 2000). Cela semble probable, mais uniquement parce qu'il est presque certain qu'ils *dépassaient* ces limites plus facilement; les biologistes ont établi cet axiome selon lequel, même aujourd'hui, il est impossible de connaître le seuil de rendement d'une ressource naturelle renouvelable sans tout d'abord l'avoir dépassé (Brower 1974; Walters et Hillborn 1976; Ludwig *et al.* 1993).

Lorsque les populations côtières des îles ont augmenté au point de commencer à repousser les limites viables de l'exploitation de leurs ressources marines, soit elles ont pris des mesures pour résoudre le problème, soit elles ont dû faire face à des pénuries alimentaires beaucoup plus graves que celles qu'aurait entraîné la disparition de la faune terrestre. Elles ne pouvaient tout simplement pas s'installer ailleurs comme le faisaient bon nombre de populations continentales.

Or, certaines sociétés océaniques ne se sont jamais rendu compte que leurs ressources alimentaires marines étaient limitées. Jusqu'à il y a environ un siècle, les Européens eux-mêmes n'ont pas

prévu les limites de *leurs* ressources halieutiques, l'offre dépassait largement la demande. Pour preuve, la déclaration maintes fois citée de T.H. Huxley (1884) : "Les principales ressources marines mondiales sont inépuisables".³

Certains insulaires, également, vivaient dans des régions où les ressources marines dépassaient toujours leurs besoins; il leur était littéralement impossible de les épuiser (Huxley 1884; Chapman 1985). Leurs besoins en ressources marines restaient faibles par rapport aux stocks disponibles pour diverses raisons : les guerres et les maladies; le fait de vivre sur une grande île où abondaient des animaux terrestres qui comblaient leur besoin de protéines, comme en Nouvelle-Guinée, ou sur une île de faible superficie, en limitant donc l'habitat humain, mais possédant un vaste territoire de pêche.

Les habitants des îles minuscules du détroit de Torres, par exemple, dont le nombre n'a, semble-t-il, jamais dépassé le cap des 5 000 âmes jusqu'à tout récemment, vivent entourés de 30 000 km² d'eaux productives et peu profondes. Leurs ressources marines, pour l'usage qu'ils en faisaient, leur paraissaient illimitées. Il n'est donc guère surprenant de ne trouver aucune indication d'un code de conduite traditionnel de conservation marine chez ces insulaires (Johannes et MacFarlane 1991).

Le débat qui vise à déterminer si les peuples indigènes, en général, possédaient ou non une éthique de la conservation est une perte de temps et nous conduit à émettre des clichés. Il est clair que certains d'entre eux en avaient une, d'autres non.⁴ Il est presque certain que ceux qui ont assuré la conservation de leurs ressources naturelles à un moment donné de leur histoire ne l'ont pas fait à un stade antérieur, avant de comprendre que leurs ressources naturelles n'étaient pas inépuisables. Pourtant, certains auteurs n'hésitent pas à généraliser cette hypothèse à partir de preuves limitées sur le plan du temps, de la portée et du nombre des études réalisées.

L'exemple récent de Jackson *et al.* (2001) a déjà été mentionné. Un autre exemple extrême est la conclusion de Kay affirmant que les "Amérindiens

2. McKinney (1998) analyse des données indiquant que "les taux d'extinction des taxons marins tendent à être systématiquement plus faibles que ceux des taxons terrestres, que ce soit au cours des temps géologiques ou à l'ère moderne où ces taux sont élevés".

3. Aujourd'hui, il est toujours possible d'estimer les limites de ses ressources naturelles à l'aide de renseignements tirés de recherches effectuées ailleurs sur les seuils de rendement durable de ressources semblables, mais de tels renseignements ne sont disponibles que depuis tout récemment.

4. Diamond semble avoir nuancé ses propos depuis la publication de *The conservationist myth* (Diamond 1986). Cinq ans plus tard, il écrivait (Diamond 1991) : "Il est encore vrai que de petites sociétés égalitaires, établies de longue date, tendent à mettre au point des pratiques de conservation, étant donné qu'elles ont beaucoup de temps pour se familiariser avec leur environnement et percevoir ce qui est dans leur propre intérêt."

n'avaient recours à aucune réelle pratique de conservation", sur la base de ses études de leur exploitation des ongulés dans l'ouest de l'Amérique du Nord (Kay 1994). Selon Kirch (1984), de récentes preuves réfutent l'idée avancée que les peuples préhistoriques des îles du Pacifique avaient recours à des techniques de conservation. Or, il ne s'est intéressé qu'à leur action sur le milieu terrestre, mais c'est à la limite extérieure de leurs territoires de pêche et non de leur implantation terrestre que s'arrêtaient les frontières des ressources alimentaires des insulaires.

Bref, si un groupe humain ne dépassait jamais les limites de la viabilité de ses ressources naturelles, on ne peut pas s'attendre à ce qu'il ait pu concevoir une éthique de la conservation. De plus, les sociétés qui possédaient une telle éthique ont dû surexploiter leurs ressources naturelles plus tôt dans leur histoire. Comment auraient-elles pu autrement savoir que leurs ressources naturelles étaient limitées ? Ce ne sont pas des connaissances innées chez le genre humain.

Ainsi, ce n'est pas parce qu'un peuple a épuisé ses ressources à une époque donnée qu'il faut en déduire qu'il ne s'est guère préoccupé de conserver son environnement tout au long de son histoire. Certains peuples ont compris la leçon à temps et ont ainsi pu survivre et prospérer, comme beaucoup de communautés de pêcheurs océaniques. D'autres sont restés insouciantes et en ont payé le prix. Les habitants de l'île de Pâques en offrent un exemple saisissant. Ils ont abattu tous les arbres qui couvraient leur île. Entre autres conséquences, ils n'ont plus eu de troncs pour fabriquer des pirogues; ainsi, non seulement ils ont dénudé la terre, mais encore ils ont rendu leurs ressources marines relativement inaccessibles. La société s'est désintégrée. Il y eut des famines, des guerres et du cannibalisme, qui ont conduit à la quasi disparition de cette population (Kirch 1984; Diamond 1988). D'autres sociétés n'ont jamais appris cette leçon car la nature ne la leur a jamais enseignée — comme dans l'exemple des pêcheurs des îles du détroit de Torres mentionné ci-dessus.

Une hypothèse

En 1995, Kay disait : "La question concernant les conditions dans lesquelles les gens conservent leurs ressources, telles qu'on peut les connaître à partir des données historiques, laisse perplexe mais il importe de la creuser en vue de futures études. De toute évidence, nous aimerions tirer des leçons du passé afin d'éviter de nuire à l'environnement".

Le débat ci-dessus donne à penser que, pour examiner cette question, il faut partir d'une hypo-

thèse. Ainsi que nous l'avons fait remarquer, il était nécessaire de dépasser ses limites environnementales pour en prendre conscience, ce qui ne pouvait se produire que si les ressources étaient limitées par rapport à la demande. Historiquement, ces conditions étaient le plus susceptibles d'exister dans de petites sociétés sédentaires dont les ressources naturelles étaient circonscrites soit par la géographie — par exemple, les villages établis dans des oasis, sur de petites îles océaniques ou autour d'un petit plan d'eau —, soit du fait de l'hostilité de groupes humains voisins. Il est peu probable que les sociétés préindustrielles continentales ayant accès à des ressources naturelles qui leur semblaient illimitées aient eu la notion de leur responsabilité à l'égard de l'environnement. Un examen systématique des ouvrages existant sur le sujet dans le monde permettrait de vérifier le bien-fondé de cette hypothèse.

Le fait de déterminer si telle culture comportait une éthique de la conservation n'est pas que matière à spéculation. Partout dans le monde, on s'efforce aujourd'hui d'aider les peuples autochtones à mieux gérer leurs ressources marines, comme en Asie du Sud-Est et en Océanie. Certains des résultats sont prometteurs (Alcala 1998; Adams 1998; Fa'asili et Kelokelo 1999; Johannes et Hickey 2001). Notre capacité d'aider les gens à exploiter leurs ressources naturelles de manière plus équilibrée dépend de notre connaissance de leurs attitudes traditionnelles à l'égard de ces ressources. Les systèmes traditionnels de gestion des ressources n'ont pas été conçus pour remédier aux perturbations engendrées par l'arrivée dans les communautés autochtones des technologies modernes, de l'économie monétaire et des marchés d'exportation. Toutefois, là où il existe une éthique autochtone de la conservation, les organismes publics et les ONG, qui souhaitent aider les populations à avoir des moyens de subsistance durables, doivent comprendre cette éthique de manière à leur indiquer comment en tirer parti. Les gens sont plus enclins à accepter des suggestions de changements de mode d'exploitation de leurs ressources si ces changements reposent sur leurs propres valeurs et coutumes.

En l'absence d'une éthique de la conservation, les intervenants extérieurs, dont la mission est d'améliorer la gestion des ressources naturelles, doivent commencer par le début et tenter d'en créer une par l'éducation, sinon leurs efforts risquent d'échouer. Par ailleurs, les études pourraient bien révéler que les populations autochtones, forcées de s'apercevoir que leurs ressources naturelles sont limitées, en viennent de plus en plus à adopter une éthique de la conservation, même sans beaucoup d'encouragements de l'extérieur.

Remerciements

Les commentaires de Paul Dayton, Eric Smith, Vivienne Mawson, et Jo et Lu Eldredge concernant les versions antérieures du présent article m'ont permis d'y apporter des améliorations.

Bibliographie

- Adams, T. 1998. *Ocean & Coastal Management* 40:127.
- Alcala, A. 1998. *Ocean & Coastal Management* 38:179.
- Brower, K. 1974. *With their islands around them*. New York, USA: Holt, Rinehart and Winston.
- Chapman, M. 1985. *Environmental Conservation* 12:217.
- Dalzell P. and T. Adams. 1996. *Oceanography and Marine Biology: An Annual Review* 34:395.
- Dalzell, P. 1998. *Ocean & Coastal Management* 40:237.
- Diamond, J. 1986. *Nature* 324:19.
- Diamond, J. 1988. *Discover*, December, 71.
- Diamond, J. 1991. *Nature* 353:505.
- Diamond, J. 1991. *The rise and fall of the third chimpanzee*. London, UK: Vintage.
- Eldredge, L. 1994. *Introductions of commercially significant aquatic organisms to the Pacific islands*. SPC Inshore Fisheries Research Program, Technical Document 7. SPC, Nouméa, Nouvelle-Calédonie.
- Fa'asili, U. et I. Kelokolo. 2000. *Les règlements villageois au service de la conservation des ressources marines et de la gestion des pêches*. *Ressources marines et traditions, Bulletin de la CPS* 11:7-10.
- Huxley, T.H. 1884. *The Fisheries Exhibition. Literature* 4:1.
- Jackson, J.B.C. et al. 2001. *Science* 293:630.
- Johannes, R.E. 1978. *Annual Review of Ecology & Systematics* 9:349.
- Johannes, R.E. 1981. *Words of the lagoon: Fishing and marine lore in the Palau District of Micronesia*. Berkeley: University of California Press.
- Johannes, R.E. and F.R. Hickey. 2001. *Evolution of village-based marine resource management in Vanuatu between 1993 and 2001*. Report to the Coastal Regions and Small Islands platform, UNESCO.
- Johannes, R.E. and W. MacFarlane. 1991. *Traditional fishing in the Torres Strait Islands*. Commonwealth Scientific and Industrial Research Organisation, Hobart, Australia.
- Kay, C.E. 1994. *Human Nature* 5:359.
- Kay, J. 1995. *Agricultural History* 59:124.
- Kirch, P. 1983. *Archaeology in Oceania* 18:26.
- Kirch, P. 1984. *The evolution of the Polynesian chiefdoms*. Cambridge: Cambridge University Press, UK.
- Ludwig, D., R. Hilborn and C. Walters. 1993. *Science* 260:17.
- McKinney, M.L. 1998. *Diversity and Distribution* 4:3.
- Olson, S.L. and H.F. James. 1984. *Science* 217:633.
- Roberts, C.M. and J.P. Hawkins. 2000. *Fully-protected marine reserves: A guide*. WWF Endangered Seas Campaign. Washington, DC.
- Smith, E.A. and M. Wishnie. 2000. *Annual Review Anthropology* 29:493.
- Steadman, D.W. 1997. In: P.V. Kirch and T.L. Hun (eds). *Historical ecology in the Pacific Islands: Prehistoric environmental and landscape change*. New Haven: Yale University Press.
- Walters, C.J. and R. Hilborn. 1976. *Adaptive control of fishing systems*. *Journal of the Fish Research Board of Canada* 33:145.

